

lavages aurifères, l'industrie, l'agriculture surtout les recueilleront et la colonie s'enrichira de nouveaux citoyens. C'est ainsi que Melbourne, née il y a trente ans à peine, a plus de 250,000 habitants, qu'elle s'étend chaque jour, et que la colonie tout entière, faisant le recensement de sa population mâle, comptait, en 1861, 303,927 mâles dont 79,517 seulement employés aux mines: encore, dans ce nombre, ne comprenait-elle pas 21,000 Chinois, qu'elle classe à part comme une race proscrite. Grâce à cette armée de travailleurs, la colonie de Victoria pouvait non-seulement présenter les richesses naturelles que l'Europe lui achète, belles laines blanches et noires, laines angora, suif, peaux, bois, soies et fibres de l'agave, mais les produits manufacturés par elle, dont quelques-uns peuvent un jour fournir une ample matière à l'exportation, les savons par exemple et les chandelles, qui sont d'une très-bonne fabrication. Elle produit pour elle-même toutes les céréales d'Europe, des vins; elle a des saignées, de belles plumes, du liège; elle fabrique non-seulement des outils, mais des machines agricoles et des locomotives, des voitures, des images fins, d'assez bons châles de qualité ordinaire, des brosses, des habits confectionnés, des meubles et des billards; comme la Nouvelle-Galles, elle a des reliures qui lui ont valu une médaille, quoique le goût n'en soit pas irréprochable; elle imprime des livres, de la musique, cultive la gravure; elle s'est bâti une bibliothèque dont la salle de lecture, supportée par des colonnes ioniques comme l'intérieur d'un temple grec, éclairée au gaz comme un club de Londres, a reçu, en 1862, 18,000 lecteurs. Quel contraste offre cette civilisation naissante d'hier pour ainsi dire, sur une terre dont la race indigène, après des milliers d'années d'existence, ne possède pour toute richesse que des casse-tête et des lances de bois!

Les autres établissements sont encore purement agricoles. Queensland, au nord de la Nouvelle-Galles, montrait seulement quelques beaux bois, entre autres des cyprès et des pins, de la laine, de l'huile, du savon et des fourrages, mais surtout les produits des pays chauds que son climat lui permet de cultiver: soie, arrow-root, canne à sucre et coton longue-soie. Toutefois elle est encore à ses premiers débuts et n'a pu guère donner que des espérances. L'Australie du sud est plus avancée, et date de 1836; elle possède déjà 130,000 habitants, et construit des chemins de fer. Elle a des terres très-propres à la culture du blé, des coteaux qui donnent du vin, de vastes pâturages dont les montons fournissent leur laine à l'exportation, et où l'on a récemment introduit l'alpaca; des mines de cuivre, au nombre de seize en exploitation, et dont les principales, celles de Barra-Barra, de Kapunda, de Wallaroo, sont déjà bien connues en Europe. Adélaïde avait même envoyé de Porféverrie, qui péchait, comme toute Porféverrie de la race anglo-saxonne, par une servile imitation des détails de la nature; elle se distinguait pourtant par ses motifs empruntés à la flore indigène; un modèle de châle, dont les palmes et les entre-deux étaient tout formés de feuillages indigènes, avait le même mérite et était de fort bon goût; exemple dont nos dessinateurs devraient profiter pour s'affranchir quelque peu du type invariable de la palme indienne. L'Australie occidentale est, comme Queensland, dans la première période de son développement; Perth, avec ses maisons entourées de jardins et disséminées au milieu des arbres, marque son caractère exclusivement agricole; à ses bois, joignez du minerai de cuivre, des peaux, de belles fourrures de cygne, et vous aurez une idée de sa modeste exposition.

La Tasmanie, grande île située au sud de l'Australie, faisait plus d'étalage. Ses bois, dressés en forme de tour, montraient presque jusqu'au faite de l'édifice et méritaient réellement de fixer l'attention des armateurs. Des cannes, des rotins l'entouraient. Ses fruits étaient aussi beaux que ceux de nos jardins; ses laines avaient obtenu une médaille. Elle montrait avec orgueil de belles fourrures et principalement celle de l'opossum et de l'ornithorynque, le plus singulier des animaux, et du charbon de terre qui est avec l'or le rêve de toutes les colonies. Placé en face de l'Océan antarctique, Hobart-Town est un des points de relâche des baleiniers; aussi la Tasmanie exposait-elle des fanons et une huile de baleine parfaitement épurée.

La Nouvelle-Zélande a le même privilège. Comme les colonies australiennes, elle brille aussi par ses céréales, ses bois et ses laines; elle possède un peu de coton; le phormium tenax croît spontanément sur son sol; ses mines, dont l'exploitation commence à peine, rendent ou promettent du cuivre, du fer, de l'acier et de la houille; on y trouve même, comme partout, quelques terrains aurifères. Le siège du gouvernement, Auckland, muni d'un double port sur deux mers, est appelé à devenir une grande place de commerce; Nelson, la principale ville du sud, a déjà des fabriques et exposait d'assez bons lainages. Pourquoi faut-il que le développement de la civilisation européenne, qui s'étend en ce moment sur l'Océanie par la loi naturelle de sa supériorité, soit accompagné de

violences et que les colons anglais agissent trop souvent avec les sauvages qui sont assez intelligents pour leur résister, de manière à mettre le bon droit du côté de la barbarie?

Néanmoins l'occupation de l'Australie, de la Tasmanie, de la Nouvelle-Zélande, est aujourd'hui un fait accompli; le génie anglais s'y est implanté et il rayonnera de là dans les îles voisines. Quel sera un jour le sort de ce monde que l'Angleterre peuple de ses enfants et anime de son esprit? que deviendra ce magnifique empire colonial qui s'étend dans quatre parties du globe et compte même des possessions dans notre vieille Europe? Quand le fruit sera mûr, chaque colonie se détachera de l'arbre à son tour, comme ont déjà fait les Etats-Unis d'Amérique: voilà l'opinion commune et probablement la plus juste. Beaucoup d'Anglais même envisagent cette perspective sans effroi: quelques-uns vont jusqu'à souhaiter une séparation et à demander que l'Angleterre se débarrasse d'une tutelle qui lui coûte et ne lui rapporte pas; le refus qu'a fait dernièrement le Canada de pourvoir de ses deniers et de ses bras à sa propre défense n'a pas peu contribué à la mauvaise humeur britannique. Toutefois, quoi qu'il ne soit guère de mode chez nous de faire des vœux en faveur de nos voisins d'outre-Manche, je souhaite qu'ils ne commettent pas une pareille faute; ce faisceau de colonies constitue une importante partie, non-seulement de la puissance maritime, mais de la puissance commerciale de l'Angleterre qui, malgré la liberté des ports, malgré les tarifs restrictifs par lesquels on la gêne quelquefois, conserve néanmoins la haute direction, expédie les colons, pousse la culture vers les produits dont elle a besoin, se fait de ces Etats nouveaux d'immenses champs d'approvisionnement pour ses matières premières et leur donne l'unité de son gouvernement et de ses mœurs, si précieuse pour faciliter les relations de tout genre. J'aimerais mieux que nos voisins cherchassent au contraire les moyens de prévenir leur rupture. La liberté d'action et de gouvernement qu'ils laissent à leurs colonies est un système dont les heureux effets sont suffisamment prouvés par l'expérience: il ne faut pas s'en départir; il est bon que l'Angleterre, comme Rome autrefois, laisse ses colonies se modeler à l'image de la métropole, avec l'indépendance individuelle, les deux chambres, dont l'une, prépondérante, exprime la volonté des colons et le gouverneur qui représente le pouvoir royal et le gouvernement de Saint-James. Mais, à l'exemple de Rome et à peu près comme le proposait récemment un des grands économistes de l'Angleterre, M. John Stuart Mill, ne pourrait-on pas accorder aux colonies quelque chose d'équivalent à ce que les Romains appelaient le droit latin; donner, par exemple, aux membres de la chambre basse et aux principaux magistrats des villes le droit de nommer, selon l'importance de la colonie, un ou deux membres au Parlement de Londres? par là, ils ne recevraient plus seulement l'impulsion de la métropole, ils contribueraient et défendraient leur propre cause dans la grande assemblée. Ce serait sans doute introduire un élément nouveau dans la Chambre des communes, et les politiques qui sont au pouvoir accueillent rarement avec faveur la perspective de pareils hasards; mais il faut savoir consentir à un léger sacrifice pour conserver un grand avantage.

EM. LEVASSEUR.
(Revue Contemporaine.)

EDUCATION.

De la Calligraphie.

IX.

DES DIVERS GENRES D'ÉCRITURE.

Il importe en toute chose de bien débiter, c'est-à-dire, de commencer par ce qui est le plus facile et le plus utile, et de suivre, en outre, dans les leçons un ordre logique et progressif. Ainsi, l'instituteur qui a à faire choix d'une méthode d'écriture, et qui conçoit tout en créer une, ne doivent pas seulement s'adresser cette question: *quelle est la meilleure écriture, celle qu'il faut adopter de préférence*, et s'arrêter à cette réponse: *c'est la plus prompte à tracer et la plus facile à lire*? Il est encore nécessaire que l'un et l'autre cherchent à résoudre cette autre question: *Dans quel ordre convient-il de présenter et de faire exécuter aux élèves les divers genres d'écriture*? Car une gradation sagement calculée dans les exercices calligraphiques peut seule faciliter le travail des élèves.